

AMOURS BUISSONNIERES

vendredi 24 avril 2037

supermarché

Pauline roule doucement entre les files de voitures en stationnement.

C'est vendredi soir et le parking du supermarché est bondé.

Assis à la place du passager, Philippe bout intérieurement. Il grommelle :

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Je cherche une place.

Il n'en revient pas, Philippe. Toutes ces voitures !

Chercher une place ? C'est la première fois qu'il est confronté à une telle situation. En tant que parlementaire, il est habitué aux places réservées pour sa voiture à cocarde, lors des cérémonies officielles ou des galas auxquels il est invité. Son chauffeur n'a jamais besoin de sillonner les parkings. Quant aux supermarchés, il n'y pénètre jamais.

Mais aujourd'hui est un jour particulier.

Le matin, il avait dit à son épouse :

-Thérèse, ma chérie, cela me fend le cœur mais je ne peux pas passer le week-end avec toi. Je dois aller à Bruxelles, pour une concertation avec les eurodéputés du Parti. Je serai peut-être appelé prochainement à d'autres fonctions.

Il espère bien devenir ministre, mais il n'ose pas prononcer le mot. Par superstition.

Ce qu'il ne dit pas à son épouse, c'est qu'il a dans sa poche deux billets pour des vols Paris Nice, et qu'il a réservé 3 nuits dans un hôtel de charme de la côte d'Azur.

-Je serai de retour lundi, ajoute-t-il, avant d'embrasser tendrement sa femme.

Philippe a deux passions : sa carrière politique et le sexe.

L'amour avec Thérèse ? Elle y consent de temps à autre... Elle n'est pas très versée dans les positions du Kama Sutra, Thérèse ! Avec elle c'est toujours le même menu, quelque peu monotone : un petit missionnaire, exécuté en une quinzaine de minutes, sans fioriture ni variante... Une sorte de contrat, une routine qui s'ajoute à toutes les autres, un minimum syndical auquel il faut sacrifier lorsqu'on est passé devant monsieur le maire, puis, en grande pompe devant monsieur l'archiprêtre, en présence du ban et de l'arrière ban.

La famille de Thérèse, tout comme celle de Philippe, a du bien et des propriétés. Son père, et l'un de ses oncles ont occupé des hautes fonctions de la République : Conseil d'Etat, Cour des Comptes...etc... Thérèse est une bonne bourgeoise, qui sait se tenir. C'est là son excuse.

En dix années d'union, ils ont eu deux beaux enfants qui font la joie et la fierté des deux familles.

Mais Philippe n'est pas homme à se contenter toujours du même potage, un peu fade. Sa vie sexuelle, il la veut pimentée, ludique, pleine de nouveautés, truffée de caprices primesautiers et d'inventions obscènes. C'est un créateur, un artiste.

Il tient beaucoup à Thérèse. C'est l'épouse idéale pour un homme qui veut faire carrière dans la politique. Elle a tous les codes de la bourgeoisie, de la haute fonction publique et du monde politique. Elle sait recevoir, elle sait flatter, elle sait mettre en valeur son époux, elle sait dire ce qu'il faut dire sans jamais s'écarter du respect dû au pouvoir et à l'argent. Et surtout, elle sait taire ce qu'il faut taire ! Une absence totale de tout trait saillant, qui constitue pour lui la meilleure garantie. Sans nul doute, elle fera de lui un ministre, un Premier ministre, un président de l'Assemblée ou du Sénat, du Conseil constitutionnel ou de la Cour des comptes...

Voire plus...

Une carrière pas à pas, au gré des opportunités.

D'ailleurs, il n'est pas exagéré de dire qu'il l'aime : en dix ans, il a appris à la connaître et à l'apprécier. Et puis, il y a les familles, les enfants...

Philippe a eu des maîtresses. De nombreuses maîtresses, parfois plusieurs en même temps.

Aujourd'hui, il est parti pour une escapade de charme, avec Pauline, sa nouvelle maîtresse... Il a réservé à l'hôtel « Oliviers et Cigales », non loin de Nice. Un palace luxueux au bord de la Grande Bleue, un de ces endroits merveilleux assez convivial pour qu'on s'y sente à l'aise. Il imagine déjà les séances de bronzage sur la plage, les baignades dans la piscine, les promenades sur les chemins escarpés qui bordent le rivage, sous les pins parasols... Il y a conduit successivement toutes ses maîtresses, en suivant à chaque fois un périple immuable. Récemment, Greta et Sarah l'ont pratiqué à quinze jours d'intervalle.

Mais il y a des jours où les choses ne se passent pas comme prévu. La plupart des gens les appellent des « journées de merde ».

Son chauffeur étant absent pour maladie, il a été contraint de demander à Pauline de venir le chercher aux abords du palais Bourbon. Après l'avoir difficilement récupéré, elle a donc péniblement piloté sa petite citadine dans un Paris en plein infarctus, suffoqué par les embouteillages du vendredi soir. Elle reste indifférente aux grossièretés, insultes et aux coups de klaxon rageurs des autres automobilistes, et ne prête pas davantage attention aux gesticulations de son passager qui a ouvert sa vitre pour leur répliquer.

Voilà enfin l'autoroute A1

Direction Paris Charles de Gaulle.

Ils sont partis tous les deux. Avec dans leurs têtes l'image d'une contrée ensoleillée, de paysages de rêve, d'une sérénité absolue. Là bas, l'hôtel les attend, élégance et luxe, avec son personnel aux petits soins, ses repas délectables, son confort douillet.

A eux les promenades, la plage et la baise, matin midi et soir.

Au comptoir d'embarquement, une affiche leur annonce la grève des aiguilleurs du ciel. La plupart des vols sont annulés, parmi lesquels le Paris Nice.

Philippe est furieux. Il ne comprend pas pourquoi ces travailleurs plutôt bien payés font grève.

Ils font grève ? Avec le salaire qu'ils ont ?

Pauline le sait bien : devant micros et caméra, Philippe défendra les grévistes et glorifiera leur action. Idéologie oblige : les travailleurs ont toujours raison. On peut toujours

trouver une justification à une grève. Mais en ce moment, c'est sa vie privée, il peut penser et dire ce qu'il veut.

-Pour 32h de service hebdomadaire ! Ce ne sont quand même pas des damnés de la terre !

Pauline adore le taquiner, et même l'agacer, à l'instar du picador qui excite le taureau en lui plantant des banderilles. Elle feint de prendre la défense des grévistes

-Mais ils ont des responsabilités énormes ! La vie des passagers est entre leurs mains, à la merci de la moindre erreur de leur part. Imagine le stress !

Philippe ne décolère pas. Il donne un violent coup de pied à un caillou qui se trouve là. Frustré ! Il est frustré : sa belle escapade est à l'eau !

Elle est déçue, elle aussi. Mais après tout, on peut s'en passer. Et puis ce n'est sans doute que partie remise. Comme parlementaire, Philippe dispose de revenus confortables et, de plus, sa famille est riche.

Cependant, le problème se complique : Philippe ne peut pas rentrer chez lui et retrouver Thérèse. Il est censé être allé à Bruxelles en TGV. Et puis, il veut quand même passer le week-end avec sa maîtresse.

Le soleil et la mer, c'est foutu, mais il reste la baise.

Pauline lui propose :

-On pourrait passer ces deux jours dans le pavillon de mes parents. C'est dans le nord de la Seine et Marne, pas très loin de Roissy. Ça tombe bien : ils ne sont pas là.

Pas folichon ! Mais il ne peut pas courir le risque d'être vu à Paris. Il se reposera, et il fera le plein de sexe, pour se préparer à ses nouvelles fonctions.

-Il faut faire quelques courses, a-t-elle dit. Il n'y a sûrement rien à manger dans la maison.

Pauline gare adroitement son véhicule dans une place étroite laissée entre deux voitures. Philippe l'admire : il aurait été incapable d'en faire autant.

Ça fait trop longtemps qu'il attend ! Il ne peut pas se retenir davantage. Il glisse sa main sous la jupe de la jeune femme et remonte doucement jusqu'aux jarretelles. Elle sourit.

-Pas de collants aujourd'hui, dit-elle. J'ai voulu me faire sexy pour toi.

La main s'attarde un instant sur le haut de cuisses. La peau est douce, satinée... Pauline tressaille, ouvre un peu les jambes... Philippe occupe aussitôt l'espace offert, fourrage dans la toison intime puis allonge ses doigts sur la vulve.

-Je n'ai pas mis de culotte, dit-elle, comme s'il en était besoin, je sais que ça t'excite !

Philippe commence à bander bien dur.

Il lui titille le clito.

Les yeux mi-clos, elle laisse faire...

-Allons-y, dit-elle après quelques minutes de plaisir. Le magasin va bientôt fermer.

C'est ainsi qu'ils se trouvent tous deux dans les allées du supermarché et que, pour la première fois de sa vie, il pousse un caddie.. En costume trois pièces, coupé par le meilleur tailleur de la capitale, chemise blanche et cravate, il détone par rapport au reste de la clientèle.

De temps en temps, Pauline met quelque chose dans le caddie, qui se remplit peu à peu.

Quel rite étrange !

Guidé par sa compagne, il erre entre les rayons où s'entassent d'innombrables produits, sous la lumière crue des néons, dans la tonitruance de la musique déversée par les haut-parleurs. Il a l'impression d'être dans un temple où se pratique une religion païenne, celle d'une contrée lointaine ou d'une civilisation disparue. Autour de lui, en grand nombre, car on est vendredi soir, d'autres fidèle pressés sacrifient avec ardeur au dieu qui règne en ces lieux.

Voyant son air un peu perdu, Pauline n'hésite pas à se moquer

-Il est bon, dit-elle, qu'un homme politique sache comment vivent les citoyens ordinaires.

C'est l'occasion rêvée !

Entre eux, c'est une symbiose, un échange de bons procédés.

Certes, ce n'est pas la passion. Ni même simplement l'amour tel que le vivent la plupart des gens. C'est plutôt un copinage, une sorte d'amitié sexuelle. On passe du temps ensemble, on partage des loisirs, et on apprécie l'un comme l'autre les parties de jambes en l'air...

Lui, il est fier de l'avoir à son bras. Pauline est une belle femme, élancée, mais avec des rondeurs agréables et bien placées, une poitrine appétissante et un fessier callipyge mis en valeur par la finesse de sa taille. Son visage aux traits fins est des plus charmants, avec une jolie bouche bien dessinée, rouge comme une cerise, et des yeux d'un bleu profond, aux longs cils recourbés, noircis de rimmel. Toujours impeccablement coiffée et maquillée...

Elle est flattée, elle aussi. Avec sa haute taille, son visage impeccablement rasé et son costume sombre, il porte beau. On le devine tout de suite, c'est un homme qui exerce des responsabilités, un homme à l'aise tant pécuniairement que moralement. Sur de lui. Autoritaire quand il le faut.

Un homme important !

Pauline n'est pas de ces femmes qui fuient l'amour physique, ou qui n'y consentent que par obligation, par compensation du confort bourgeois qu'elles reçoivent d'un époux ou d'un amant. Pour elle, le sexe est comme un plat épicé, dont elle savoure volontiers les audaces. Philippe est un chaud lapin, à l'imagination débordante, dont la créativité en matière salace n'est jamais prise au dépourvu. Et elle aime ça !

C'est un week-end très chaud qui s'annonce.

Et puis, il y a tous les cadeaux, les sorties au restaurant gastronomique, les petites attentions qui valorisent celle qui les reçoit et qui lui font ressentir à quel point elle est importante. Il y aura sans doute d'autres séjours dans des hôtels de luxe, des petites vacances... Et d'autres cadeaux aussi, comme ce sac Vuitton qu'il lui a offert au début de leur liaison... Pauline le traîne partout où elle va, pour montrer *qu'elle a de quoi*. Les copines en sont jalouses. Même Doriane l'a admiré... avec un peu d'envie !

Elle a troqué un peu de beauté et de féminité, le consentement à être prise, contre un peu de joie et de luxe. Une bonne affaire.

Après un rapide périple dans les rayons du magasin, les voilà arrivés à la caisse. Le caddie est presque plein. Pauline commence à disposer ses achats sur le tapis de caisse.

Elle est nue sous sa jupe, et il le sait. Une bouffée de désir le submerge, et son sexe reprend consistance. Il a furieusement envie d'une petite gâterie. *Dès qu'on sera dans la voiture...*

Une femme arrive derrière eux. La cinquantaine. Jean sale et pull râpé avec un trou au coude. Moche. Visage ingrat, des yeux sans expression, des cheveux grasseux... Un air résigné. Elle tient dans sa main une baguette de pain et une boîte de conserve plate.

Pauline l'invite à passer devant, Philippe proteste à voix basse.

-Comment, tu la laisse passer ?

-Pour lui éviter d'attendre. Nous avons une bonne trentaine d'article.

Philippe se renfrogne

La femme pose ses achats sur le tapis.

-De la pâtée pour chat, chuchote le député en voyant la conserve. Venir dans un magasin exprès pour ça ? Les gens ont du temps à perdre.

-Elle n'a peut-être pas de chat, dit Pauline.

Philippe hausse les épaules. Il bougonne

-Je ne comprends pas.

-On est en fin de mois, répond-elle.

Elle sourit à la dame, qui s'éloigne sans remercier. Elle est comme ça, Pauline, elle pratique la gentillesse comme un vice, et elle en tire une jouissance perverse...

Philippe pousse le caddie, dans lequel elle a remis ses emplettes. Il a l'air d'un extra terrestre.

Tête à tête entre classes sociales

-C'est ta chambre ?

-Oui. Quand j'étais jeune fille. Avant d'aller faire mes études à Paris.

Ils viennent de « le » faire dans le vestibule. Pauline s'est donnée sans hésiter. Dans la position de l'œuf, tel un skieur qui dévale la pente. Philippe a soulevé la jupe comme on soulève un capot de voiture, mettant au jour une croupe parfaite, un mignon postérieur qui rayonne comme un soleil. Puis, dégrafant son pantalon, il l'a saisie en levrette, sans façon, à la hussarde, au milieu des courses ramenées du supermarché. Bien lubrifiée, excitée elle aussi par les gâteries dans l'auto et les sollicitations clitoridiennes, Pauline l'accueille non sans plaisir.

Puis, il a fallu tout ranger. Elle a rabattu sa jupe et Philippe a boutonné sa braguette. On a soigneusement dispatché les aliments dans le réfrigérateur et dans les placards.

Maintenant, elle lui fait visiter la maison.

-Tes parents sont en voyage ? demande le député.

-Oui. Ils sont en vacances dans le sud.

-Ils ont bien de la chance, lâche Philippe avec amertume.

Il a du mal à cacher sa déconvenue. La chambrette est petite, et bien modeste, sans comparaison possible avec la luxueuse suite qu'il avait louée à l'hôtel « Oliviers et Cigales ». Il a versé des arrhes en ligne lors de la commande. Peut-être ne serait-il même pas remboursé.

-On va se faire une petite dînette, dit Pauline, tout en réprimant un sourire.

L'homme en costume gris anthracite paraît incongru dans cette chambre d'adolescente. Un mètre quatre-vingt qui du mal à se caser dans l'espace étroit, où il se meut pareil à un insecte désarticulé, une sorte de grand faucheur. Son regard erre d'un objet à l'autre, découvre cet univers inconnu, inimaginable pour lui, celui de la jeunesse de Pauline,

ce cocon douillet où sont enfermés ses souvenirs, ses joies et ses tristesses passées, la tendresse d'une famille aimante.

Le papier peint à grosses fleurs roses, qui recouvre tous les murs écrase l'espace et rend la chambrette encore plus étroite. Philippe comprend qu'elle l'a choisi elle-même alors qu'elle n'était encore qu'une gamine. Il devine aussi sa joie lorsque les parents ont consenti à acheter cet horrible papier et à le poser sur les murs.

Comme pour faire contraste et pour alléger le décor, les meubles sont entièrement blancs, sans doute achetés dans cette grande surface suédoise que Philippe ne fréquente pas. Dans un coin, face à l'armoire trois portes, le lit en largeur 90, comporte une simple tête de lit et par-dessous deux grands tiroirs de rangement. Pauline y mettait ses jouets avant d'y enfouir ses petits secrets d'adolescente. A côté, le chevet monté sur roulettes, et muni aussi de deux tiroirs, supporte une petite lampe dont l'abat-jour conique est décoloré et quelque peu poussiéreux... Pauline se souvient des longues lectures, le soir avant de s'endormir. C'est à la lueur de cette lampe qu'est née sa passion pour la littérature, pour les romans tout palpitants de vie et d'amour, qu'elle dévorait jusqu'à une heure avancée, jusqu'à ce que Papa, frappant doucement à la porte, lui rappelle que « demain il y a école ».

Dans le coin opposé, à côté de la fenêtre dont les rideaux sont tirés, le bureau d'écolière de Pauline est encore là, avec son étroite chaise sur roulettes... L'étagère à trois rangs qui la surmonte est encombrée de livres. On pourrait croire que la jeune femme y a travaillé la veille encore, à la lueur de la lampe articulée.

Philippe s'approche, examine les livres...

-Tu as encore les Lagarde et Michard ?

-Ils sont tous là, la collection complète. J'adorais me plonger dedans. Ils sont magnifiques, et si attrayants pour les élèves ! Il m'arrive, encore aujourd'hui, de les ouvrir.

Le député se souvient des devoirs et des dissertations du lycée, si rébarbatifs pour lui, et qui se soldaient le plus souvent par des notes étriquées.

-Moi, dit-il avec une nuance de dédain, j'ai oublié tout ça.

Puis il ajoute :

-Et ces autres livres ?

-Des livres de fac. Sur la littérature, le roman, le théâtre... la poésie... J'ai fait « lettres modernes »

Philippe hausse les épaules.

-Tout ça pour être prof ?

-Oui. Tout ça pour être prof. J'ai obtenu mon CAPES.

-Et ça ?

Sur le bureau, il y a un exemplaire des Fleurs du Mal.

-J'ai commencé une thèse sur Baudelaire. J'ai abandonné : j'avais trop de travail. Préparer les cours, corriger les copies... J'étais submergée.

-De toute façon, ça ne sert à rien.

Cette volonté d'arriver par le travail lui semble vouée à l'échec, et pour tout dire parfaitement ridicule.

-Je la reprendrai peut-être plus tard, dit-elle doucement. Mon directeur de thèse m'a permis d'interrompre mon travail pendant trois ans, en me réservant mon sujet. Pour le

moment, je vais essayer de décrocher l'agrégation. Si je l'obtiens, cela se verra sur ma feuille de paye.

Un sourire ironique et cruel éclate sur le visage du député.

-Tu comptes multiplier les peaux d'âne ?

Un travail acharné, pour un peu d'argent en plus ? Il ne comprend pas. Pourquoi donc acquérir des connaissances, des compétences, alors que tout le monde s'en fout ? Au bout, il y aura la déception, le sentiment d'injustice, l'aigreur... Une carrière se bâtit par d'autres moyens : rechercher des protections, garnir son carnet d'adresses, hurler avec la meute et faire quelques jolis coups. Trahir, s'il le faut, au moment opportun.

Pauline comprend que cet homme, puisqu'il appartient à un autre milieu social, se moque de ses projets de gagner petit. Il lui faut rétorquer, se défendre de cette ironie. Au moins essayer. Elle hasarde :

-Ou peut-être...

-Peut-être quoi ?

-Je pourrais peut-être tenter une école de journalisme.

Philippe se récrie :

-Tu n'as aucun des défauts qu'il faut avoir pour faire un journaliste ! Certes, le journalisme offre des carrières aussi prestigieuses et lucratives que les carrières politiques. Mais c'est un milieu terrible. Pour réussir dans le journalisme politique, il faut être âpre et sans pitié, il faut avoir une armure et se battre sans jamais faire de quartier, exactement comme un homme ou une femme politique.

Pauline ne répond rien. Elle sait bien qu'il a raison

Philippe, lui n'a jamais eu la moindre hésitation sur le choix de sa carrière.

Déjà, au collège, en contemplant son triste bulletin trimestriel, son père lui disait : « la nature ne t'a pas affligé de ce fardeau inutile et parfois funeste qu'on appelle l'intelligence. Tu n'es guère motivé non plus par le travail, surtout intellectuel. Tu ne seras ni un scientifique, ni un homme de lettres, ni un artiste. Il ne te reste qu'une seule issue : la politique. Comme tu n'as guère de personnalité, tu suivras aveuglément les consignes les plus absurdes. Tu as donc toutes les qualités pour réussir dans ce domaine. De plus, tu as la chance d'avoir un père qui t'a précédé dans cette voie. Je pourrai guider tes premiers pas, t'indiquer à quelles portes frapper, te recommander à mes amis. La chance est un facteur capital, en politique. Mais il faut d'abord décrocher ton bachot. ». Il l'avait décroché. Mention passable. Mais décroché quand même. Puis il y avait eu les concours, péniblement réussis grâce aux conseils des relations de son père, professeurs éminents qui l'ont bourré de leurs savoirs, et qui l'ont exhorté à suivre servilement les idéologies porteuses, en bannissant tout esprit critique et tout bon sens.

-Je pourrais peut-être te trouver quelque chose, dit-il

En homme habitué des promesses.

-...Quelque chose de sérieux.

Quelque chose de sérieux ? Il ne va sûrement pas divorcer pour se remarier avec elle. Alors ? La recommander à un collègue de l'Assemblée pour qu'il en fasse son attachée parlementaire ? Un poste soumis aux aléas des élections. Peut être éphémère...

-Plus sérieux que l'agrégation ?

-Pff ! Tout ce fatras de savoirs livresques et poussiéreux ! Toute cette cuistrerie... ça énerve tout le monde ! As-tu vraiment envie d'être payée avec un lance pierres ? D'être méprisée par tout le monde ?

Alors quoi ? Que va-t-il lui proposer ? Demeurer la maîtresse d'un homme qui fait carrière dans la politique ? La femme de l'ombre ?... La « poule », qu'on met « dans ses meubles » ? Lui ou un autre. Car il finira peut-être par la refiler... Après tout, elle n'est pour lui qu'une paire de seins et une vulve, à peine un physique un peu flatteur lorsqu'elle se tient à ses côtés... Mais pas un attachement profond, et encore moins un amour.

Elle se sent en état d'infériorité face à cet homme qui fait métier de décider du sort d'autrui. Alors que, tout à l'heure, devant sa frustration de gamin qui se voit refuser un plaisir, elle le raillait intérieurement.

Elle se décide de contre attaquer

-Que penses-tu de ma chambre ?

Il reste interloqué

-Elle me plaît bien ta chambre. Sobre et de bon goût... Avec une pointe d'austérité.

Elle me fait penser à une cellule de moine.

Le député s'imaginait la lycéenne, puis l'étudiante, bossant comme une bonne bête sur l'étroit bureau.

-Austère, dis-tu ? Pour moi, elle est pleine de joie, car elle renferme une richesse dont tu n'as même pas l'idée.

Pauline le connaît bien : tout ce qui ne s'exprime pas en termes de pouvoir ou d'argent lui échappe.

-Tu es bien mystérieuse, dit-il, comme pour confirmer ce qu'elle pense de lui. Comme le Sphinx, tu me soumetts à une énigme ?

-Il n'y a pas d'énigme. Cette chambre, si modeste, elle m'a été offerte par mes parents, et installée par eux. Ils l'ont tapissée, tous les deux, ma mère a cousu les rideaux, mon père a monté les meubles achetés en kit

-Explique-toi. Où veux-tu en venir ?

-J'avais 12 ans. J'étais encore une enfant. Tu ne peux pas t'imaginer ma joie lorsque j'ai reçu ce cadeau, fruit de leurs efforts et de leur dévouement. Et chaque fois que je viens ici, que je retrouve ma chambre de jeune fille, je ressens tout l'amour qu'ils ont pour moi, et qui semble imprégner ces murs et ce modeste mobilier. Le secret de cette chambre, c'est l'amour qu'elle renferme.

-Nous n'avons pas les mêmes souvenirs, mais mes parents m'aimaient aussi. Mon père exerçait des fonctions importantes, il n'aurait pas eu le temps d'installer lui-même ma chambre.

-C'est justement cela qui t'a manqué : qu'on te consacre du temps, qu'on fasse un effort rien que pour toi. L'essentiel, en somme... Tu es un pauvre, tu manques de l'essentiel.

Pour le député, le mot pauvre est presque une insulte. Il se récrie vigoureusement :

-Un pauvre ? N'exagérons rien. Ma famille est dans la politique depuis trois générations, presque toujours avec des rôles de premier plan. Député, sénateur, maire, et même ministre

-Oui, mais moi, j'ai un trésor fait de tous mes souvenirs. J'ai vécu des moments chaleureux, que je revis parfois par la pensée, et que je garderai tout au long de ma vie comme

un précieux viatique. L'essentiel ne se voit pas, il ne brille pas, il ne s'exprime pas en terme de possession ou de pouvoir.

On va verser dans la mièvrerie, se dit le député. De charybde en scylla ! D'abord l'écueil de la grève, puis ce tourbillon de sentimentalité, ce délire tout en guimauve

Les femmes aiment ce qui est gnangnan, se dit-il.

-Regarde, dit-elle en ouvrant l'un des tiroirs du lit, j'ai même gardé mes jouets. ! Mes poupées, avec leurs vêtements... Ma petite auto téléguidée...

Pauline les sort du tiroir et les montre à Philippe avec un plaisir évident.

-Tu vois, dit-elle, je l'ai reçue en cadeau, pour un Noël, comme si j'étais un garçon. J'en avais envie, et j'ai beaucoup joué avec. Il y a toutes les commandes sur le boîtier... Je suis sûre qu'elle fonctionne encore.

Philippe, lui, ne pense qu'à son week-end manqué. Ces deux jours de rêve dans un hôtel de charme, avec une jeune femme dont il avait envie. Et maintenant, la voilà qui lui montre ses jouets !

-Puis, reprend Pauline, quand j'étais plus grande, au lycée, mes romans favoris... Et surtout, mes poèmes préférés, que je me plaisais à lire et à relire, enchantée par leur rythme et par la musique des mots, éblouie et charmée par leurs puissantes images... Ils sont encore là, eux aussi ! Je les sais encore. Par cœur ! Même ceux que je n'étais pas obligée d'apprendre. « *Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble ! Aimer à loisir, aimer à mourir, au pays qui te ressemble...* »

Et la voilà qui récite ! Philippe, lui, n'est pas sous le charme. Il commence à avoir faim et il songe qu'à cet instant même ils devraient être tous les deux attablés dans le restaurant gastronomique de l'hôtel.

Pauline est consciente de l'agacement de son compagnon. C'est pourquoi elle insiste :

-Et mes disques, mes CD, ce concerto de Brahms offert par mes parents, pour un anniversaire, les sonates de Mozart et de Beethoven, que j'allais acheter chez le disquaire avec mon argent de poche. Les opéras que j'écoutais en boucle, la plainte d'amour de Cio Cio San, la gracieuse ariette d'Olympia, l'air du champagne... toutes ces émotions artistiques qui m'ont transportée de l'enfance à l'âge adulte, et que je conserve précieusement ! Il n'est pas vrai qu'elles soient réservées à une élite : il suffit de quelques sous pour y avoir accès.

Philippe, qui n'a reçu la littérature que contraint et forcé, et sans dépasser la dose nécessaire à l'obtention du bachot, ne partage pas cet enthousiasme.

-On ne va tout de même pas tomber dans la nostalgie, dit-il.

Pauline sourit. Sourire carnassier. Elle sent bien qu'elle le domine, qu'elle est en train de le dévorer. Cette joie intense, qu'elle éprouve à la fréquentation des chefs d'œuvre de l'esprit, il n'y aura jamais accès

C'est bien lui le pauvre ! Mais dans ces cas là, il n'est pas possible de lui jeter une pièce. Pauvre, il restera. Il ne reste que la pitié.

-Tu as raison, dit-elle, ce qu'il nous faut, c'est du concret. On va baiser !

Philippe a mis ses pieds sous la table.

Il a toujours été féministe. C'est sa conviction profonde, et il en a souvent fait état à la tribune de l'Assemblée... Partisan d'attribuer aux femmes les postes à responsabilité, il a

confié à Pauline le soin de préparer le repas. Inutile de l'aider, il fait confiance à son génie et à son efficacité, elle saura mener à bien cette mission difficile.

-Ce sera une sorte de pique-nique, a-t-elle dit. Une petite bouffe sympa. Je n'ai pas le temps de faire vraiment la cuisine.

Pour sa part, il s'est contenté de verser dans les verres le vin qu'ils ont acheté au supermarché.

Pauline, qui a passé un ravissant tablier rose appartenant à sa mère, pose sur la table une tranche de pâté de campagne placée sur une soucoupe. Elle apporte aussi deux coupelles qui contiennent des carottes râpées, puisées dans la barquette qu'ils ont achetée. Elle en met une devant chaque convive et dispose aussi les assiettes et les couverts.

-Je t'avais prévenu, dit-elle, c'est de la nourriture basique.

Philippe fait la grimace. Il regarde attentivement la liste des ingrédients marquée sur la barquette. Il n'y comprend rien

-Tu es sûre que c'est bon ? Ils mettent tellement de saloperies dans ces préparations toutes faites.

-Ne t'inquiète pas. L'essentiel, c'est que tu prennes des forces pour être à la hauteur au lit.

-Tu dois reconnaître que tu n'as jamais eu à te plaindre à ce sujet.

Ils ne se connaissent que depuis un mois, et ne sont amants que depuis trois semaines. Insuffisant pour se faire vraiment une idée. Mais Philippe tient à sa réputation de virilité.

Pauline sourit avec indulgence.

Le député a posé sur la table un rectangle de plastique noir, épais de 2 millimètres.

-Qu'est-ce que c'est ?

-Mon smartphone. Le dernier sorti. Il n'y a aucun bouton, toutes les commandes sont sur l'écran tactile.

Il le lui tend, pour le lui faire admirer.

-Comme c'est bizarre ! Il a l'air souple.

-Il l'est. Si je veux, je peux l'enrouler comme une cigarette russe.

Il l'avait fait, à l'Assemblée, en commission des Finances. Pour épater les collègues parlementaires. On avait admiré cette merveille pendant un bon quart d'heure.

-Quel est l'intérêt de pouvoir l'enrouler ?

Philippe hausse les épaules devant une telle balourdise.

-Cela montre qu'il est souple.

-Et alors ?

-Et alors... Et alors. C'est le progrès. C'est tout. Avant les téléphones n'étaient pas souples. Maintenant, ils le sont.

-Le mien, il est en métal. Avec, je peux téléphoner, émettre des messages et même prendre des photos. Ça me suffit.

-Vous, les femmes, s'agace Philippe, vous ne comprenez rien au progrès. Vous ne voyez jamais ce que l'intelligence humaine a de merveilleux !

Mais surtout, ce qu'il ne dit pas, c'est que le simple fait de pouvoir rouler son téléphone comme une cigarette russe, avant de la fourrer négligemment dans sa poche, ça classe son homme ! Le dernier sorti. Donc le plus dispendieux.

Elle demande, en souriant, car elle sait qu'il brûle de le lui dire :

-Tu l'as payé combien ?

-A peu près le montant d'un SMIC. Mais ça le vaut bien.

Il y a une frontière invisible sur la table, elle passe entre les deux assiettes, elle sépare aussi les deux verres de vin et les coupelles pleines de carottes. D'un côté, il y a l'élite, qui possède l'argent et le pouvoir, qui détient aussi – au moins le croit-elle – l'intelligence, le savoir et la subtilité qui permet d'évaluer toutes les situations.... De l'autre, il y a l'ordinaire, les gens de peu, ceux que naguère on appelait les gueux, dépourvus de tout, ceux que l'on n'écoute jamais tant on est persuadé qu'ils n'ont rien d'intéressant à dire.

Le smartphone de Philippe marque la limite. C'est le poste frontière.

Qu'on ne s'y trompe pas. De telles frontières existent bien souvent dans les tablées familiales, et même dans les agapes qui réunissent les meilleurs amis. Elles découpent des espaces, des enclaves, toutes sortes de territoires aux formes inattendues, et qui restent étrangers les uns aux autres, impénétrables...

Pauline se plaît à ergoter :

-Il n'y a aucune prise. Comment fais-tu pour le recharger ?

-Il se recharge tout seul lorsqu'il est exposé à la lumière, par effet photovoltaïque.

-Et s'il n'y a pas de lumière ?

-On peut aussi le recharger par induction, en le posant sur un boîtier spécial branché sur le secteur.

Philippe n'a jamais rien compris à la science, mais il a mémorisé les explications du vendeur.

Pauline ramasse les coupelles vides et disparaît quelques instants dans la cuisine. Philippe boit une gorgée de vin et observe le décor tout autour de lui.

Une salle de séjour type de la classe moyenne. Divisée en deux, dont l'une sert de salle à manger, et l'autre, un peu plus importante, de salon.

Pauline revient. Elle tient une casserole dont elle répartit aussitôt le contenu dans les deux assiettes. De la poche de son tablier elle sort une petite bouteille rouge et un sachet de plastique.

-De nouilles ? demande Philippe.

-Des spaghetti, comme dans le film « Belle et le clochard ». C'est le repas typique du prolétaire en fin de mois. Si tu veux, tu as du gruyère râpé et du ketchup.

Philippe sourit.

-Le repas du prolo, répète-t-il avec ironie. Mais pourquoi pas ? Après tout, nous sommes des représentants du peuple.

- Ça te changera des agapes de l'Assemblée !

Cette fois, le député se met à rire franchement.

-Je vois où tu veux en venir. Non, c'est bien fini le homard et le Château Cheval blanc ! Cela remonte à vingt ans. Une dizaine de festins, offert dans sa résidence par le président de l'Assemblée d'alors, regroupant de dix à trente convives, ministres, parlementaires et personnalités de la société civile. Mon père, homme politique de premier plan a participé à plusieurs d'entre eux. Les journaux satiriques en ont fait des gorges chaudes, et il en est résulté un mini scandale. Pourtant, il s'agissait bien d'une nécessité relationnelle, pour établir le lien entre le monde politique et le monde des affaires et de la culture...

Philippe termine son assiette. Il a l'air de se régaler.

Pauline ironise :

-Il faut bien reconnaître que cela faisait « Ancien Régime ». Les humoristes de tout poil ont sauté sur l'occasion. Ils s'attaquent aux privilèges et aux fromages de la République, c'est leur job, leur gagne pain.

-Non, réplique le politicien, pour mettre une fois pour toutes les choses au point, nous ne sommes pas des privilégiés. Et nous ne voulons pas l'être. Nous aspirons simplement à servir notre pays, et à partager la vie des citoyens ordinaires.

Pauline fait silencieusement le geste d'applaudir, comme si elle assistait à un discours à l'Assemblée.

-Bravo, dit-elle. Et maintenant, trinquons.

Elle lève son verre et le choque contre celui du député.

-Qu'en penses-tu ?

-Pas mauvais, reconnaît Philippe. Je n'aurais jamais cru qu'ils puissent avoir des vins corrects dans les supermarchés.

-Beaujolais villages. Rien du tout en comparaison du Château Cheval Blanc

-Toujours le Château Cheval Blanc, dit-il en riant. Justement j'avais prévu d'en commander une bouteille au restaurant de l'hôtel « Oliviers et Cigales ». Avec cette grève, c'est foutu !

-L'auberge n'est pas si mauvaise, ici. Une nourriture simple a parfois plus de saveur que les mets sophistiqués qu'on sert dans les restaurants gastronomiques. Tout est question d'ambiance.

Philippe acquiesce d'un signe de tête tandis que Pauline ramasse les assiettes.

-Une crème caramel comme dessert ? crie-t-elle depuis la cuisine.

-Tout à fait. Un dessert de travailleur.

-J'ai entendu à la radio que tu allais peut-être devenir ministre.

-C'est vrai. Il y a des bruits de couloirs... Poivrin, le ministre des affaires sociales du gouvernement précédent, qui était ministre d'Etat et n°2 dans l'ordre protocolaire, me tient en haute estime. Je le mérite bien car je me suis démené pour lui, au point de me rendre indispensable. Il a l'oreille du président, et sera lui-même sûrement renommé.

-Fichtre ! Ministre à 37 ans !

-Je ne serai sans doute pas ministre de plein exercice. Mais « ministre délégué » c'est déjà bien.

-Quel ministère souhaiterais-tu ?

Il rit.

-On ne choisit pas ! L'essentiel c'est d'être placé à un poste où on peut se rendre utile

Utile ? Utile pour faire carrière, pense Philippe. Il faut éviter ces postes obscurs, dont le titulaire ne passe jamais à la télé ni dans aucun média, et qui font de lui un inconnu du grand public, même après plusieurs années de ministère. « Ministre de la famille » ? C'était qui déjà ? Et celui des Anciens Combattants ? Qui ça ? Eugène Dumoulin ? Vous êtes sûr ? Peu importe, d'ailleurs... Et ces ministères éphémères ? Ceux qu'on supprime parfois au bout de quelques mois ? « Ministère de l'Immigration et de l'Intégration » ? « Secrétariat d'Etat aux Handicapés » ? Pas très bon, non plus... Il faut un poste qui propulse sur le devant de la scène médiatique, qui fasse exister en politique.... Le pire ? L'Education Nationale. Le

locataire de la rue de Grenelle devient l'ennemi de tout le monde, il est responsable de tout ce qui ne va pas, de la baisse du niveau des élèves, de la fureur des parents, du mécontentement chronique des syndicats, des multiples incidents qui émaillent la vie des établissements. On l'accuse de ne rien faire et, chaque fois qu'il bouge, on tire sur lui à boulets rouges. C'est le poste pourri par excellence. « Ministre des Sports » ? Ça, c'est pas mal ! Si on aime le foot, on a l'occasion d'assister aux matchs, d'aller dans les vestiaires pour féliciter les vedettes et leur taper familièrement sur l'épaule. Tout cela sera vu à la télé, et si par bonheur une star du ballon rond offre son maillot, quelle gloire ! « Ministre du Budget » ? Pas mal non plus : on peut toujours se donner l'air de chouchouter les contribuables, de les protéger de la voracité fiscale, tout en leur piquant subrepticement leur pognon.

Pauline insiste :

-Tout de même ! Un ministre gère tout un secteur d'activité. Ne doit-il pas avoir une solide connaissance de ce secteur ? Avoir une idée précise des femmes et des hommes qui y travaillent, des méthodes qu'ils emploient et de leurs conditions de vie ?

Philippe éclate de rire. Il s'écroule presque sur la table, tant ces propos lui paraissent ridicules.

-Mais c'est absurde, voyons ! Il n'est pas nécessaire d'être médecin pour être ministre de la santé, ni prof pur être ministre de l'éducation, ni militaire pour être ministre de la défense. Sinon on serait mal ! Mon père, qui aurait été bien incapable de repiquer un poireau, et qui a été réformé pour son service militaire, est passé sans problème du ministère de l'agriculture au ministère de la défense. C'était un brillant politique.

-En somme : « je ne sais rien faire, je suis ministre ». Tu reconnais la citation ?

-Mais c'est bien mieux comme cela ! Un ministre occupe un poste politique. Il est là pour appliquer le programme du gouvernement auquel il appartient. Pour les questions juridiques et administratives, nous avons nos cabinets ministériels, dont les membres ont été formés à Sciences Po puis à l'ENA. C'est dire le haut niveau d'intelligence et de connaissance de nos équipes, qui sont dirigées par des directeurs de cabinets expérimentés et au fait de toutes les subtilités de la politique... Quant au « secteur », comme tu dis, nous prenons nos renseignements auprès d'experts réputés pour leur compétence.

-En somme, le ministre suit les propositions d'un expert, souvent éloigné du milieu professionnel, qui sont mises en forme par le cabinet, et auxquelles il ne comprend rien.

Philippe ne peut réprimer un rictus condescendant. Il se sent supérieur, sûr de lui

-Faire de la politique, c'est ça !

-Quand penses-tu être nommé ?

-Prochainement, c'est certain. Le Premier ministre démissionnaire, renommé dans la foulée, doit être reçu par le président dès lundi. Il m'a fait discrètement savoir qu'il pensait à moi pour un ministère, sans préciser lequel. Encore faut-il que le président soit d'accord, mais je peux m'attendre à un coup de téléphone en début de semaine prochaine.

-Tu n'auras plus beaucoup de temps à me consacrer.

-Le travail ne me fait pas peur. Ce sera une joie, pour moi d'être au cœur de l'action gouvernementale.

Pauline a fini de débarrasser. Elle lui fait signe de venir s'installer dans la partie salon, et ils prennent place, tous deux, sur un canapé en skaï quelque peu fatigué.

-Mon père a un bon cognac, dit-elle. Tu en veux ?

Elle apporte deux verres à dégustation dans lesquels elle verse le liquide.

-J'ai hâte de m'y mettre, dit-il après avoir bu une lampée. Il n'est que temps de redresser le pays.

-Pourquoi dit-on toujours que tout va mal ? On croirait que la France va de crise en crise.

-Nous avons pris beaucoup de retard. Nous n'avons qu'une majorité relative et nous n'avons donc pas été en mesure de faire des réformes de fond. Maintenant que nous avons la majorité absolue nous pouvons avancer dans la bonne direction.

-Mais le pays est tout de même très à droite.

-Aucune importance ! Ce qui compte, ce sont les sièges à l'Assemblée.

Pauline fait tourner son verre et observe un moment la liqueur ambrée qui danse. Que de légèreté, pense-t-elle, et que de certitude !

-J'ai été très étonnée par les résultats du second tour.

-Pas moi. Après la dissolution, en février dernier, et la brève campagne qui a suivi, la droite a cartonné au premier tour... d'Etheules, le chef de la droite modérée se voyait déjà à Matignon. Mais il lui manquait deux dizaines de sièges pour obtenir la majorité absolue. Alors, il a commis l'erreur fatale de s'allier avec l'extrême droite, il a été jusqu'à proposer un programme commun d'union des droites, avec toutes leurs lubies habituelles : diminution de l'immigration, renforcement de la sécurité, baisse des impôts... Nous, à gauche, nous étions déjà unis autour du « Parti pour le Progrès écologique, social et populaire, le PPESP », nous avons fait un accord de désistement avec les formations politiques du centre, y compris du centre droit, en arguant du risque que présente l'arrivée au pouvoir d'une coalition comprenant l'extrême droite. Nos accords portaient sur plus de deux cents circonscriptions, ce qui nous a permis de supprimer presque toutes les triangulaires. Et ça a marché ! La droite a été rejetée dans l'opposition, une fois de plus, et nous avons obtenu une majorité absolue, courte peut-être, mais absolue quand même !

Il est fier de son œuvre. Il se sent comme un ingénieur qui vient de mettre au point une machine extraordinaire. Un génie !

Pauvre garçon, pense Pauline, il croit qu'il a inventé le fil à couper le beurre !

-Le bon vieux « barrage républicain », dit elle simplement.

-Mais ça marche toujours ! La droite a eu plus de 12 millions de voix au second tour, et nous 9 millions. Mais nous avons plus d'élus.

Pauline hésite un instant, de crainte de paraître idiote, puis elle pose franchement sa question :

-Je ne comprends toujours pas comment c'est possible.

En fait, elle comprend parfaitement. Mais elle veut entendre l'explication de la bouche même de l'homme qui a réalisé ce miracle inespéré.

-Pour remporter une circonscription, il faut avoir plus de voix, même si ce n'est que 51% contre 49%. Sur l'ensemble du pays, ils ont eu plus de voix, mais ces voix sont réparties sur la totalité des circonscriptions. Nous avons eu moins de voix, mais concentrées sur un nombre de circonscriptions moins grand, dans lesquelles nous les avons souvent battus, ne serait-ce que d'une courte tête. Bien sûr, nous avons aussi fait élire des centristes. Mais ils sont trop peu nombreux pour nous gêner. Comme l'élection se fait par circonscriptions, le nombre de voix recueillies sur l'ensemble du pays ne compte pas.

-Vous êtes quand même minoritaires auprès des électeurs

-Je te répète que cela n'a aucune importance ! Nous sommes majoritaires en sièges à l'Assemblée, ce qui nous permettra de faire passer l'ensemble de notre programme.

Aucune hésitation ! Bien sur, Pauline ne partage pas les idées de la droite, et encore moins celles de l'extrême droite, mais elle est stupéfaite par une telle outrecuidance dépourvue de toute modération. Elle objecte :

-N'est ce pas dangereux de faire une politique résolument contraire aux aspirations de la majorité du pays ?

Elle n'est guère maline, se dit le politicien. *Heureusement, il y a son vagin*. Il répond patiemment :

-Dangereux ? Pourquoi dangereux ? Nous avons cinq ans pour agir. Nous ne risquons pas d'être mis en minorité, nous sommes tranquilles...Le peuple ? Il ne comprend rien à la politique, le peuple. Il ne connaît rien au droit, ni à la Constitution, ni aux traités internationaux, ni à la science administrative.... Il ignore tout de l'économie et des grands équilibres financiers, alors il rêve, le peuple. Et il y croit. Dur comme fer ! Quand on le fait voter, c'est comme si on demandait à un aveugle de critiquer un tableau et de conseiller le peintre sur les couleurs à utiliser.

-En somme, la démocratie c'est mieux sans le peuple ?

-Tout à fait ! La démocratie, c'est une affaire de spécialistes. D'ailleurs, tout est déjà fait, tous les textes à venir découlent naturellement des textes actuels, auxquels il est impossible de toucher. Tout est déjà « dans les tuyaux », comme on dit. Les idéologues ne peuvent pratiquement rien.

-Vraiment ? On ne peut rien changer ?

-On ne doit rien changer. Sauf dans le bon sens, c'est-à-dire le notre. Il faut qu'il y ait un cliquet, qui empêche tout retour en arrière. Ainsi, toute évolution se fera dans la direction du progrès, vers une solidarité toujours plus grande. Il faut imposer silence à la droite réactionnaire.

Pauline se plaît à monter à l'assaut des certitudes.

-Le progrès doit-il nécessairement faire table rase du passé ? N'y a-t-il pas des valeurs à conserver ?

-Absolument aucune. La nation doit évoluer dans une marche continue, inéluctable. Il suffirait de fournir à l'Intelligence Artificielle les textes de base, la Constitution, les traités internationaux, et ceux qui fondent l'Union Européenne pour obtenir de nouveaux textes qui infléchiraient la politique dans le sens de la Gauche.

Pauline rit

-Et on demanderait à des ordinateurs de les voter ?

-Non. Bien sûr. La Constitution impose que tout texte de loi soit voté par les parlementaires. Mais ils le feront. Ils ont toujours voté les textes qui vont dans le sens du progrès, même quand la droite était au pouvoir.

Pauline se demande bien jusqu'où peut aller le progrès en politique. Mais Philippe, lui, ne se pose pas de telles questions. C'est l'avantage d'appartenir à un mouvement politique

-Vous appliquerez vraiment tout votre programme ?

-Jusqu'au bout. Et même, je l'espère, au-delà. Nous avons cinq ans devant nous. Pour commencer, il faudra redresser les finances de l'Etat.

-Faire des économies ?

-Non. Et surtout pas dans le social. Je suis pour l'Etat providence. Il ne l'est pas assez. Non, c'est le budget recette, qu'il faut corriger.

-Mais comment ? Les prélèvements obligatoires sont déjà énormes.

-Pas du tout. Ce sont les questions fiscales qui déterminent la vie d'un pays.

-Tu souhaites obtenir le portefeuille des finances ?

-Ministre des finances, pour un premier poste gouvernemental, c'est presque impossible. Mais ministre délégué au budget, ça me conviendrait assez.

-Pour créer de nouvelles tranches d'impôt sur le revenu, à plus fort taux de prélèvement ?

-Ce serait absurde. Il ne faut pas s'en prendre aux riches, c'est un mauvais calcul. N'oublions pas qu'ils sont actionnaires des grandes entreprises, dont ils assurent le financement, et qu'ils ont aussi beaucoup de moyens pour se défendre... Non, il faut viser les classes moyennes.

-Comment ?

-D'abord, il y a trop de « niches fiscales », il faut en supprimer la plupart. Et surtout, les Français ne paient pas assez de taxes. C'est là qu'il y a matière. Les taxes, c'est indolore. On ne les voit même pas.

-Tu crois ?

-Bien sûr. On ne les voit pas. Sais-tu que tu paies la TVA sur certaines taxes ? Par exemple quand tu règle ta facture d'électricité, ou ton plein d'essence ? Une taxe sur une taxe ! C'est génial !

-Tu as des idées pour de nouvelles taxes ?

-Oui. J'en ai déjà parlé au parti.

-Par exemple.

-Un exemple parmi d'autres : taxer les bricoleurs, ces gens qui passent leur temps libre à améliorer leur habitat. C'est tout un marché qui échappe aux artisans qui, eux, paient des impôts et des taxes

-Mais ils paient déjà la TVA sur les matériaux et l'outillage.

-Oui, mais leur travail n'est pas taxé, et pourtant ils améliorent leur quotidien. Parfois même ils donnent à leur maison une plus value, ce qui est au sens propre du mot une « valeur ajoutée ». Il faut donc taxer leur travail, leur faire payer une taxe égale à la TVA que l'artisan aurait collectée...

Pauline pense avec horreur à toutes les taxes que ses parents auraient dû payer.

-Tout de même, s'indigne-t-elle, ils ont le courage de se mettre au travail pour améliorer leur habitat, n'est-il pas normal qu'ils en profitent ?

-Pas du tout ! Le courage est une inégalité comme une autre. Ceux qui en ont sont des privilégiés.

-Il se fait tard, dit-elle, souhaitant mettre un terme à cette discussion déprimante. On va dormir dans la chambre de mes parents : il y a un grand lit. Mais avant, on va faire l'amour. Ce sera mieux que de parler politique.

La fleur et le papillon

Que reste-t-il du sexe lorsque les protagonistes ne s'aiment pas d'amour ? Il reste l'aspect ludique, une sorte de divertissement pervers qui unit le jeu, la provocation et l'exploration des voies inconnues qui mènent au plaisir, tout un art créatif.

Il lui a dit : « suce- moi », avec toute l'autorité d'un futur ministre appliquant son programme. Le programme... Tout le programme !

Pauline s'est donc mise en devoir d'appliquer les instructions. Elle a ôté sa jupe et son haut, puis son soutien-gorge. Elle a troqué ses sandales de voyage contre des escarpins à talons aiguille.

Elle commence à bien connaître son nouvel amant. Pour lui, le costume joue un rôle capital pour jouer la comédie. Et la comédie est pour tout politicien une seconde nature.

Philippe se tient debout, pantalon baissé. Il a retroussé le pan de sa chemise et présente à Pauline sa verge congestionnée. La jeune femme arrondit sa bouche autour du gland, qui se couvre de traces de rouge à lèvres... Philippe pousse un grognement d'aise.

Enfin ! Enfin il reçoit cette gâterie qui fait tant horreur à Thérèse ! C'est qu'il ne s'amuse pas beaucoup avec Thérèse ! Au début, il a bien essayé de lui imposer toutes les variantes qu'il pratiquait avec ses précédentes petites amies ou parfois avec des professionnelles. Elle avait tout refusé, ou presque. Seul le missionnaire trouvait grâce à ses yeux ou, tout au moins, ne lui semblait pas trop sulfureux. Peut-être une recommandation de Maman, ou de Monsieur le Curé, car il faut bien consommer le mariage et finir par procréer. Un devoir, donc, mais qui permet des soirées confortables et peu fatigantes, même si leur monotonie ne fait pas rêver.

Pauline a réprimé un fou rire peu compatible avec son activité. L'homme qui se tient debout devant elle présente un tableau si grotesque ! Elle l'imagine à la tribune de l'Assemblée ! Dire que, dans quelques jours, il sera au conseil des ministres !

Sagement, elle pince rythmiquement le bout du prépuce.

Il grogne de nouveau. Sa pensée retourne vers Thérèse, si peu apte au plaisir, avec un brin de commisération. *Thérèse ! Tu ne sais pas ce qui est bon !* Il regarde avidement Pauline. Tantôt ses seins se balancent harmonieusement, tantôt ils sautent d'une manière obscène, dans une sorte de ballet où ils exécutent pirouettes et entrechats.

-Tu es la reine de la pipe, crie-t-il.

En fait, Pauline a plutôt l'air de jouer de la trompette, d'ajuster la pince de ses lèvres pour faire sortir des notes suraiguës. Elle tient la verge à deux doigts, elle en éprouve la tension, la fermeté, la souplesse flexible qui la fait penser à un rameau. Elle s'excite, elle aussi. Elle sent que son clito est tout dur, et que sa vulve s'humidifie... Ce jeu l'amuse follement.

Franck...

Lorsque les protagonistes ne s'aiment pas d'amour, lorsqu'ils n'ont pas pour unique préoccupation le bien être et le plaisir de leur partenaire, il leur arrive de penser à autre chose tout en s'activant. Parfois, ils pensent à leurs ex, ou aux autres partenaires qui pimentent leur vie, et ils se livrent alors à des comparaisons. La chambre où se déroulent les ébats est parfois aussi peuplée qu'un autobus aux heures de pointe.

Franck était son petit ami du lycée. En terminale.

Le garçon de sa « première fois »

Il s'était procuré des préservatifs, et ils faisaient parfois l'amour, sur le lit de Pauline, l'après-midi, quand les parents étaient au travail.

Il la serrait contre lui, et ils restaient là, ensemble, pendant de longues minutes. Nus, tous deux. Chacun se laissait pénétrer par la chaleur de l'autre. Sans bouger. Ni même parler... Ils étaient bien.

Puis, ça venait par crises. Par rafales. Franck l'embrassait. Partout. Sur les lèvres, sur les yeux, sur les seins... Il enfouissait sa tête dans ses cheveux, se grisait de son odeur, s'enivrait d'elle. Elle sentait ses mains passer doucement sur son corps, l'envelopper de caresses, douces et fraîches comme une brise d'été.

Souvenir.

Pauline enfourne. Voilà ! C'est fait ! Le sexe de Philippe a traversé la barrière qui sépare le monde des élites de celui du tout venant. Brave petit militant de l'abolition des frontières ! No borders ! No borders !

Philippe pousse un cri.

-Salope ! Ça te plaît !

Salope... Pauline prend ce mot pour un compliment. Elle ne répond rien, et pour cause ! Elle sort doucement l'engin en le mordillant entre ses lèvres...

Franck, lui, susurrail des mots d'amour. Il lui disait qu'elle était belle. La plus belle. Puis, il l'embrassait sur la vulve. Un geste d'adoration et d'action de grâce, un culte rendu à une déesse adorée. La corne d'abondance, disait-il, dispensatrice de plaisir et de vie...

Elle écartait les cuisses pour accueillir son hommage.

Souvenir...

Philippe soupire d'aise. Il s'extasie sur le style de la jeune femme, qui vient de reprendre son solo.

-Tu es la reine de la pipe ! dit-il de nouveau.

Franck, lui, récitait parfois des poèmes...

Souvenir...

Elle aimait beaucoup Franck. Mais il n'était que professeur, frais émoulu du CAPES, et parachuté dans un collège de banlieue.

Pauline voulait connaître autre chose. Autre chose qu'un travail forcené et l'obligation de contrôler strictement son budget. La vie de ses parents. De sa mère, surtout, prise entre ses deux carrières, celle de petite employée, celle d'épouse et de mère, toujours à se dévouer pour les autres...

Elle n'avait pas rompu avec Franck. Mais leurs entrevues s'étaient peu à peu espacées.

-Arrête !

Philippe vient de hurler.

-Je suis sur le point d'aboutir, explique-t-il. Je veux décharger dans ta chatte !

-Il faut ralentir, dit doctement Pauline.

Puis elle ajoute, en accompagnant ses propos d'une œillade particulièrement éloquente :

-Je ne suis pas tout à fait prête.

Philippe s'assoit sur le lit, sans même retirer complètement son pantalon.

-Tu es dans le peloton de tête, s'exclame-t-il. Bien peu de femmes le font aussi bien que toi. Sarah, celle d'avant, c'était presque aussi bien... Trop bref, quand même, pas assez

voluptueux... Greta, c'était nul. Non, pour trouver aussi bien, il faut remonter à Madeleine. Avec Madeleine, c'était aussi bien qu'avec toi. Je vous mets toutes les deux ex aequo !

-Je suis très touchée.

Quel compliment ! Voilà un homme qui sait parler aux femmes, un don capital pour un politique... Ce qui permet d'augurer une brillante carrière. Et, qui sait, finir à l'Elysée ?

-Dis-moi, Philippe...

-Oui

-Tu es favorable à l'égalité entre les femmes et les hommes ?

-Naturellement ! J'ai fait de nombreuses interventions à l'Assemblée pour promouvoir les femmes. Tu en as sans doute entendu parler. Je suis intransigeant pour défendre leurs droits et exiger qu'elles soient respectées en tout lieu et à tout instant.

-Dans ce cas, tu ne me refuseras pas une petite douceur ?

-C'est-à-dire ?

-Une petite douceur, comme celle que je viens de t'offrir.

-Tu veux que je te suce? C'est ça ?

-Es-tu capable d'exciter une femme avec ta bouche jusqu'à la porter au seuil de la jouissance ?

Philippe bombe le torse

-Tu ne serais pas la première ! J'en ai fait pâmer plus d'une. C'est un cunni que tu veux ?

-Mieux que ça. Connais-tu le papillon de Vénus ?

-Le papillon de Vénus ? Encore un nouveau truc ?

-Je vais t'expliquer. C'est un papillon qui se pose sur une fleur. Comme dans la chanson...

Philippe bougonne :

-Une chanson, maintenant !

-Pauline chante gracieusement :

-« *La pauvre fleur disait au papillon céleste : ne fuis pas ! Vois comme nos destins sont différents, je reste. Tu t'en vas ! Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes, et loin d'eux ! Et nous nous ressemblons et l'on dit que nous sommes fleurs tous deux !* »

-Qu'est-ce que tu as encore inventé ? Ça ne te vaut rien, la littérature !

-La poésie, la musique... Comment profiter de la vie sans elles ?

-Tu ne vas tout de même pas chanter pendant que je vais te sucer ?

-Non. Cela nuirait à ta concentration...La fleur ? Elle a poussé dans mon petit jardin. Tu conviendras qu'il n'y en a pas de plus belle ! Regarde- la. Elle est toute rose d'émotion ! L'aurore a déposé sur ses pétales soyeux des perles de rosée...

Pauline s'allonge langoureusement, cuisses ouvertes...La fleur enchantée est là, au cœur du jardin d'Eden, elle offre à Philippe sa suavité, tout l'éclat de son cœur sans pareil. Philippe, en bon politicien, ne s'émeut pas facilement. Mais il reste un moment interdit par tant de splendeur.

Pauline le met en garde contre tout impair :

-Surtout, pas de descente en piqué sur mon clito ! Tout doit se faire en délicatesse... Le papillon doit voler autour de la fleur, la frôler de ses ailes, éveiller doucement sa

sensualité... Ensuite seulement il pourra s'enivrer des nectars capiteux que la fleur recèle au creux de sa robe de pourpre...

-Tu ne t'arrêtes jamais ?rôle Philippe, en approchant sa bouche.

-Commence par un baiser. Un baiser long et tendre qui la fera doucement frémir...

Pauline a pris ses seins entre ses mains... Elle s'amuse à les soulever, à les rapprocher l'un de l'autre. Ce sont deux globes d'un galbe parfait, qui donnent à son corps longiligne une harmonie digne de Phidias ou de Praxitèle... Pauline en est très fière. Du bout des doigts, elle éprouve un moment la douceur satinée de sa peau, puis elle effleure délicatement ses tétons qui s'érigent aussitôt.

Doriane...

« *Tu as un buste de déesse* » lui dit souvent Doriane

Hier encore, elles étaient ensemble. En amour, Doriane n'a pas sa pareille...

-Mieux que ça, le baiser !

Pauline proteste contre la maladresse de Philippe. Décidément, il faut tout lui apprendre ! Elle se résout à le guider

-Il faut y mettre de la tendresse, dit-elle, de l'amour et du respect. Mais aussi de la sensualité. Ton baiser doit ruisseler de désir contenu, et faire monter doucement le plaisir.

Doriane la prend dans ses bras... Elles roulent ensemble sur le lit, les membres entremêlés, comme cherchant à se fondre l'une dans l'autre... Les mains de Doriane passent sur tout son corps, éveillant chaque fibre de sa sensualité. Il lui semble la sentir encore sur son corps. Elle en frémit.

-Pose ta bouche sur le joli capuchon rose qui sort de ma fente... Aspire-le doucement entre tes lèvres... Enivre-toi de mes fragrances... Tous les parfums d'Arabie s'en exhalent : la myrrhe puissamment aromatique, le musc, le santal, le oud mystérieux des harems d'Orient...

Avec Doriane, c'est l'entente parfaite... Il n'est pas besoin de la guider. Elles sont deux sœurs. Chacune devine, à chaque instant, les attentes du corps de l'autre.

-Titille le du bout de la langue, continue-t-elle à l'adresse de Philippe. Juste un petit coup... Puis lèche longuement mes lèvres, enduits-les de ta salive, explore délicatement le sillon qui les sépare....

Pauline a fermé les yeux. Par la pensée, elle visualise Doriane, penchée sur elle... La langue de son amie est bien plus légère, c'est un effleurement presque imperceptible, qu'elle imagine plus qu'elle ne le sent. Un toucher délicat qui travaille le corps par le truchement du cœur et de la pensée, et qui le remplit d'une délicieuse impatience...

Mais il ne faut pas désespérer Billancourt. Pauline encourage son chevalier servant :

-C'est bien ! N'hésite pas à soulever un peu mes nymphes avec ton bout de langue, continue ton mouvement de navette dans mon sillon, fais tes dévotions dans toutes les chapelles. En récompense, tu pourras te régaler de tous leurs nectars, car chacune a son cru et son cépage... Chaque pétale de la fleur distille son élixir, chacun de ses replis recèle sa liqueur, son arôme... Il en est de plus pétillants que le Champagne, de plus nobles qu'un vieux Bordeaux, de plus capiteux que le Malvoisie...

-Tu as la chatte toute crémeuse ! s'exclame Philippe, en veine d'inspiration.

-Enivre-toi de mes sucs ! Ils sont plus puissants que l'alcool le plus fort, plus subtils que l'éther et, à l'instar du hachich, ils te feront perdre la tête ... Tu traverseras le Léthé, tu en oublieras jusqu'à ton nom et tu te perdras en moi, dans les champs élyséens de mon corps...

Le papillon vole lourdement. On dirait plutôt un hanneton, qui hésite et ne sait où aller... Chaque atterrissage sur la fleur est à la limite du crash. Mais il s'y colle. Assidu. Obstiné. Avec la volonté de bien faire.

Pauline sent que la tension monte.

Il faut d'urgence lui donner les dernières instructions ! Des instructions précises, pour réussir le papillon de Vénus. Une figure difficile.

-Continue de faire rouler mon clito avec le bout de ta langue ! En même temps, pénètre-moi de ton doigt, explore ma grotte d'amour et part à la recherche de mon point G.

Philippe exécute la manœuvre... La langue et le doigt travaillent de concert.

Ça y est ! Pauline est sur le point d'aboutir... Une nuée d'orage se prépare dans son sexe. Elle sent qu'un séisme, un tsunami est sur le point de tout emporter, de la parcourir tout entière et de l'envoyer rouler dans les flots tumultueux du plaisir.

-Je veux ta bite ! hurle-t-elle. Il me faut ta bite ! Tout de suite !

Elle empoigne Philippe. Elle le plaque sur le lit. Il se laisse faire, hébété, ahuri, n'osant résister, pensant qu'elle est devenue folle.

Elle s'est accroupie au-dessus de son sexe. Saisissant la verge par la base, elle se fourre l'estoc elle-même et se bourre à grands coups de cul. Elle le chevauche comme une guerrière, une walkyrie qui fonce à bride abattue vers le Walhalla, où l'attendent les dieux du plaisir.

Un cri de victoire ! La voilà dans l'azur, sur son cheval ailé !

Orgasme ! Aussitôt suivie par un Philippe abasourdi qui se mue en geyser.

Elle se laisse aller, se ploie alanguie sur le corps de son partenaire, la chair contente et l'esprit plus encore pour avoir dominé l'« élite »... Elle lui accorde quand même un moment de tendre enlacement, un SMIC d'affection. Un minimum auquel il a droit.

Quand elle revient à elle, Pégase a triste allure. Il a toujours son froc en accordéon sur ses chevilles, et sa chemise retroussée laisse voir un bidon déjà quelque peu proéminent et une partie du torse où des méplats graisseux font office de muscles, recouverts ça et là de touffes de poils grisâtres.

Elle en rit.

Doriane ! Elle a rendez-vous avec elle dès lundi soir. Petite bouffe dans un resto sympa, suivie d'une nuit d'amour... Peu importe où sera Philippe, à l'Elysée, dans le bureau du président, à Matignon pour recevoir ses nouvelles attributions, ou ailleurs... Il sera bien loin.

Il faudra aussi téléphoner à Franck, se dit Pauline.

Philippe s'est endormi. Sur le dos, le pantalon bouchonnant sur ses pieds, il s'est mis à ronfler.

Franck est gentil... Il fera un merveilleux amant de cœur.

A mi voix, Pauline se met à fredonner : « J'ai deux amants, c'est merveilleux, car je fais croire à chacun d'eux que l'autre est le monsieur sérieux... »

Le monsieur sérieux, bien sûr, c'est Philippe. Il en a toutes les caractéristiques.

Pour les plaisirs de l'amour, pour les joies du cœur et du corps, il y aura Franck et Doriane.